

Feux rouges
À force de faiblesse
Feux rouges, France 2004, 106 minutes

Charles-Stéphane Roy

Number 235, January–February 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, C.-S. (2005). Review of [*Feux rouges : à force de faiblesse / Feux rouges*, France 2004, 106 minutes]. *Séquences*, (235), 46–46.



Le moteur du film : l'attente

FEUX ROUGES

À force de faiblesse

Après avoir adapté Alberto Moravia, Cédric Kahn s'attaque au populaire Georges Simenon et à son grinçant **Feux rouges**, auquel il aura fallu près de 40 ans et trois cinéastes de formation — Laurence Ferreira Barbosa (**La Vie moderne**), Gilles Marchand (**Qui a tué Bambi ?**) et Kahn — pour en finaliser la scénarisation, après les désistements de Jacques Audiard et de Simenon lui-même. Si l'action se déroulait initialement aux États-Unis, Kahn a cru bon d'emprunter les routes françaises car son propos universel importe plus que le lieu des actions. Peu importe aussi qu'il s'assoie dans un huis clos philosophique (**L'ennui**) ou qu'il enjambe une cavale meurtrière (**Roberto Succo**), le cinéaste ne parle après tout que du couple, de ses grandeurs et de ses dérèglements, de ses fuites comme de ses retrouvailles. Et celui campé par Jean-Pierre Daroussin et Carole Bouquet, fascinant casting de contre-emplois s'il en est un, devient l'un de ses plus riches et nuancés à ce jour. Travaillant habituellement avec des acteurs non professionnels, le véritable défi de Kahn consistait ici à donner corps et tension à ce tandem qui ne partagera finalement que peu de scènes à l'écran. En périphérie de ce film sur l'absence, Carole Bouquet impressionne tellement par sa seule présence — et cette part de mystère sur laquelle elle tabla toute sa carrière — dans la première partie qu'elle ne quittera plus notre esprit durant le cauchemar éthylique de Daroussin. Il faut dire que Kahn développe une certaine distanciation avec son personnage principal, laissant le spectateur se faire sa propre opinion quant à la détresse, à l'entêtement et à la culpabilité que projette son personnage dans ce qui s'avère être son rôle le plus étoffé et nuancé à ce jour.

Le moteur du film est sans contredit l'attente, celle d'une vie meilleure, pour repousser l'inévitable ou simplement pour combler l'absence. Antoine attend sa femme Hélène en buvant, s'engueule avec elle à son retour et l'incite à le laisser seul sans le

prévenir à un arrêt routier, trop occupé qu'il est à maudire tout et son contraire entre deux verres discrètement enfilés. Il s'aperçoit de son absence puis tente désespérément de la retrouver en sillonnant d'inquiétantes routes de campagne. Aux prises avec une mise en scène alternant adroitement entre le réalisme et le fantastique, le spectateur s'attend quant à lui à voir surgir l'horreur à chaque détour et chaque rencontre. Et ça fonctionne d'autant plus que **Feux rouges** se situe au carrefour de plusieurs genres sans en privilégier aucun, stratégie aussi déconcertante qu'intrigante. Le film commence comme une critique de la classe moyenne, emprunte la voie du suspense au détour de la fantasmagorie pour enfin dérapier vers un parapet mélodramatique. Mais plus qu'un film de genre(s), **Feux rouges** est avant tout une fine étude de caractères, observant le déclin d'une forme de

machisme non consumé où l'homme accepte mal de voir sa conjointe réussir professionnellement mieux que lui, jusqu'au mépris. Pire encore, il suggère que l'homme redevient une bête idiote à la repentance pathétique en l'absence de la femme, trouvant derrière un volant d'automobile l'un de ses derniers refuges de domination, ce qui explique l'attitude territoriale d'Antoine durant la partie centrale du film. Claude Sautet en aurait pris pour son rhume s'il avait vu **Feux rouges** ! Il faut savoir que le monde de Simenon est fondamentalement articulé autour d'une certaine idée de la cruauté derrière laquelle ses personnages sont ridiculisés tant les gestes qu'ils considèrent héroïques demeurent dérisoires en regard des souffrances d'autrui, qu'ils vont souvent jusqu'à ignorer ou dénigrer. Et **Feux rouges** suinte de ces petits gestes guidés par la lâcheté ou l'ignorance; nous voici ainsi en face d'une authentique tragédie moderne, en ce sens où le personnage principal, incapable de vivre avec ses propres faiblesses sous le regard assuré de sa femme, voit dans sa disparition momentanée une curieuse occasion de se racheter. Mais Antoine retrouvera une Hélène beaucoup plus meurtrie que lui... Et s'ils semblent désormais réunis par une souffrance commune à partir d'épreuves de nature et d'amplitude différentes, on pourrait également croire que l'amour ravivé d'Antoine face à son épouse trahit une perniciose sensation de rééquilibrage des malheurs. Le drame est entièrement là, dans cette perniciose illusion sur laquelle Antoine et même Hélène croient pouvoir rebâtir leur couple. Exposée par la mise en scène fluide et maîtrisée de Kahn, la véritable horreur n'en est que plus éclatante encore.

Charles-Stéphane Roy

■ France 2004, 106 minutes — Réal. : Cédric Kahn — Scén. : Laurence Ferreira Barbosa, Cédric Kahn et Gilles Marchand, d'après le roman de Georges Simenon — Images : Patrick Blossier — Mont. : Yann Dedet — Son : Jean-Pierre Duret — Dir. Art. : François Abelanet — Cost. : Edwige Morel d'Arleux — Int. : Jean-Pierre Daroussin (Antoine Dunan), Carole Bouquet (Hélène Dunan), Vincent Deniard (homme en cavale), Charline Paul (serveuse), Jean-Pierre Gros (Inspecteur Levet), Sava Lolov (le médecin) — Prod. : Patrick Godeau (Alicéle)/France 3 Cinéma/Gimages) — Dist. : Funfilm.